

Ivan Tzanev

Poèmes

présentés et traduits du bulgare par Kris Vassilev

La poésie calme de Tzanev

Ivan Tzanev est né en 1941 en Bulgarie, dans le petit village d'Ostritsa de la région de Roussé, celle qui, une quarantaine d'années plus tôt, a vu naître Elias Canetti. Il commence à écrire des poèmes au lycée et son premier recueil paraît quand il est encore étudiant à la Faculté de Philologie à l'Université de Sofia « Saint Kliment Ohridski ». Tzanev est l'auteur de plusieurs recueils de poésie dont *Semaine*, *Secousse sismique dimanche*, *Mot unique*, *Sept jours*, *Vers et entre-vers*. Il a écrit aussi quinze livres de poésie pour enfants et traduit nombre de textes poétiques du hongrois en bulgare. Tous les poèmes présentés ici, excepté « Retour à la maison », sont tirés de son livre *Arbre sur la colline*, publié en 2001.

Ce livre comprend en outre des poèmes, des textes de diverse nature. Les uns et les autres ont été, pour la plupart, publiés antérieurement. L'auteur reconnaît d'ailleurs sa « passion de corriger et même de réécrire » ses textes anciens. Tzanev souscrit aux idées de Borges pour qui un texte est toujours en chantier : « En publiant ce qu'il a écrit », dit Tzanev, « l'écrivain l'oublie et sa conscience est ainsi libérée pour la création des œuvres suivantes. Plus tard, sous l'accès d'une nouvelle inspiration, il peut réécrire ce qui a été déjà publié (exactement comme on fait avec un brouillon). » De toute évidence, « le temps de la création d'une œuvre excède toujours le temps de l'écrire. » Pour Tzanev, l'écriture poétique est fondamentalement une réécriture, un procès, un devenir, jamais un résultat définitif. D'où d'incessants perfectionnements, avec une quête permanente du mot « exact ». C'est d'ascension que parle Tzanev pour dire ses sensations lors de la rédaction difficile d'un poème : « Raturer les mots inopportuns et empiler au-dessus des mots nouveaux, c'est monter vers le haut comme sur une échelle. »

Tzanev réécrirait-il toujours le même livre ? Nullement. Même des poèmes déjà parus et republiés, soumis à un environnement neuf, acquièrent un sens différent et suscitent des réflexions inouïes.

On qualifie souvent le lyrisme de Tzanev de « calme », par contraste avec la poésie aux accents pathétiques et aux intonations exaltées de plusieurs poètes de sa génération. Ample est la sérénité de Tzanev ; vaste, sa réconciliation avec le monde. Néanmoins, ce ne sont jamais que de menues tranches d'existence que les poèmes prélèvent.

La poésie, chez Tzanev, ne cherche pas de solutions aux questions métaphysiques qu'elle soulève. Tout au plus, laisse-t-elle entrevoir au lecteur la possibilité d'esquisser des réponses. D'où le sentiment de quelque chose d'inachevé et de fluide, se soustrayant *in extremis* à la prise. « L'essentiel est autour de nous, mêlé aux détails/ et aucun héraut n'annonce pas son arrivée,/ les apôtres errent déguisés en habits de charbonnier. »

Dira-t-on alors incohérente, voire inconsistante, l'attirance de Tzanev pour l'inconnu, l'incompréhensible, l'évanescent. La frontière qui fuit toujours – « là où s'unissent la terre et le ciel dans une mince ligne » – Tzanev ne feint pas de la rejoindre, encore moins croit-il la franchir. « Là où on ne peut pas accéder par l'imagination,/ peut-être peut-on aller par une simple marche –/ ni le rêve le plus merveilleux, ni le livre le plus étrange/ ne sont plus beaux que les choses ordinaires. » Nul discrédit du réel. La « mince ligne » n'est sensible qu'au prix de l'attention aux choses proches.

Loin d'être une approximation, l'image poétique de Tzanev doit être aussi claire et détaillée qu'un cliché photographique. Le regard se rendra alors radioscopique. « Je ne crois pas aux résumés, je partirai seul/ et photographierai l'accident du regard » Cependant, ce regard ne ressemble pas à l'œil « froid » de la caméra. S'il fixe le monde avec la précision d'un instantané, il s'allie en même temps aux mouvements intérieurs de la conscience. Le lointain qui renferme tous les secrets du monde, et où s'illuminent les relations entre les choses, est à l'intérieur de nous.

*Ainsi chaque jour franchissons-nous la douce frontière
entre les choses, sans même la sentir
tandis que la douleur et le bonheur s'unissent
dans ce lointain vacillant et insaisissable
que sans fin nous appelons âme.*

ARBRE SUR LA COLLINE

Que je n'oublie jamais qu'il y a
un arbre sur la colline –
quelque part, loin,
n'importe où – un arbre sans nom,
ami des soirs qui tombent.
Un arbre sur la colline.
Il me rappellera
comment les yeux attentifs dans l'herbe vagabondent,
comment dans les profondeurs de la nuit sans domicile
poussent les voix des cigales.
Un arbre sur la colline.
Puisse-t-il m'aimer
et que jamais il ne m'oublie.
Il n'a pas de nom, je l'appellerai
patience et silence vert.
Un arbre – si svelte
chair de ma pensée ! –
se tient sur la colline, uni aux nuages,
écoutant de noirs contes de fées
que lui murmure le vent.

POÈME DU SOIR

De nouveau bruit la ville, elle lit son journal du soir,
n'entend pas l'arbre chuchoter à la chute des feuilles : ne les vole pas !
Et de nouveau j'attends mon tour aux vendeurs de marrons,
mais tandis que j'épelle les actualités, une femme a pris ma place.
Elle se hâte, elle ne s'en aperçoit pas. Je la comprends et n'ose pas
lui en vouloir d'avoir oublié même de s'excuser.
Sans doute on l'attend quelque part. Clignotant de phares le trolley
traverse lourdement la place et strident carillonne.
Il me dépasse, il n'est plus trolley, et s'envole,
abeille énorme, fatiguée de sa douce charge,
alors je songe au trolley, aux hommes et aux abeilles
et des reflets de lampes miroitent dans mes lunettes.
Elle partit, s'en fut, la femme, des marrons chauds plein les mains
(ses mains rappellent tant les bonnes mains maternelles !)
et longtemps encore elle va voyager, comment devinerait-elle
qu'elle est restée à jamais dans mon cœur battant.
Ai-je dit cœur, voilà un mot suffisant pour ouvrir
ou achever un poème du soir pour deux
mains débordantes, qui sous le ciel d'automne voyagent
et comme branches de la vie distribuent du pain et des fruits.

FRAGMENTS CATASTROPHIQUES

•

Combien aveugle dans son jeu charmant
l'enfant qui piétina la fourmi par accident –
la vie cache dans ses entrailles
une mort sans but

comme un tendre secret.

Et parmi papillons et fleurs,
entre les trilles d'un chant d'oiseau –
toute inexplicable pour le monde,
une larme sur la joue coule.

•

La fourmilière s'apaisa et l'univers entier
s'arrêta de bourdonner, se tut horrifié,
quand là-bas,

au détour du buisson de sureau
un énorme scarabée cuirassé de fer
vrombit soudain et écrasa
un enfant jouant en extase.

SEUL L'APRÈS-MIDI

Brûlant, le soleil, mais quelque part derrière l'horizon,
là où, loin, vibre l'air – des nuages s'amoncèlent.
En pleine immobile, endormante touffeur,
le journal lu tombe de ma main
et s'éparpillent les lettres sur le plancher.
Sursautant je tourne les yeux vers la fenêtre en face :
oh, coups clairs de gouttes sur la vitre !
Devançant ma peur luit
le serpenteau de l'éclair et un instant après
le tonnerre m'assourdit – Dieu merci
je n'entends pas comment les murs tremblent
ni comment les fondements de l'univers grincent !

Mais aussi subitement qu'elle s'est abattue
voici que s'arrête cette pluie passagère.
Calmés par le bavardage de la gouttière,
les moineaux ébrouent leur plumage mouillé,
le grondement derrière la colline s'éteint peu à peu
et telle une bande arrachée à l'arc-en-ciel estival,
une trace d'avion à réaction se tord ;
cependant sept canetons jaunes et duveteux
pincet çà et là l'herbe humide le long de la chaussée.

Ici toute chose est à sa place, mon Dieu,
et tout ce que soutient sa racine assoiffée !
Est-il possible qu'un jour s'interrompe
cette traînante et très sourde existence,
déchirée par de rares tonnerres ?
Les flaques sèchent après la pluie et de nouveau
part le facteur avec le courrier de l'après-midi.
Ses sandales pataugent avec entrain en pleine boue.
Il foule une sente – mince ficelle – avec laquelle
il enfle les maisons comme grains de chapelet.
Bouches ouvertes les portes l'accueillent
et chacune demande : « Hé, que nous apportes-tu
dans le sac débordant de lettres
et de journaux ? » Et c'est ce que je me demande,
resté bien par hasard seul l'après-midi.

FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

Au milieu de la ville, sur la petite place en face de la mosquée,
un instant quelconque a brandi ses pioches, sans cérémonie,
il a éventré l'éternité, arraché de ses entrailles
des tribunes en pierre et des degrés d'un stade romain
(ou d'un amphithéâtre). Nous fûmes béants d'étonnement,
troublés par le souvenir du sang des gladiateurs,
répandu là, sur ces pierres, des siècles auparavant.
Et tout un après-midi nous avons contemplé, pensifs.
Mais qu'elle eut vite fait, notre curiosité, de se rassasier
et l'habitude nous a dominés, la petite place est de nouveau l'arène
des quotidiennes et criardes mœurs provinciales,
que les fantômes de l'histoire ne troublent pas.
Ainsi passe la gloire, dirait avec ironie
cette déesse déguisée, la blonde archéologue.
Explosent en rose des fontaines de barbe à papa,
la foule bourdonne joyeusement, les crécelles vrombissent
avec une irrévérence enfantine pour les anciens.
Il semble que seul l'aujourd'hui soit éternel. (D'ailleurs,
est-il coupable le vivant de s'enivrer à respirer ?
Le long des majestueuses ruines du stade,
une procession de poussettes de bébé défile à nouveau,
le jour a les yeux bleus et tant de gazouillants petits soldats
vinrent, peut-être virent et probablement vainquirent.

SECOUSSE SISMIQUE DIMANCHE

Vers minuit, presque à l'extrême bout
du dimanche bâillant d'aise,
les fenêtres soudain ont résonné
et le plancher menaçant s'est mis à grincer.
Et aussitôt, des suppositions apeurées
de leur coins assoupis ont bondi,
affolées se sont précipitées dans l'escalier
vers la sortie : « Où ? Pourquoi ? Se peut-il
que cette vallée paisible dans le nord,
là où les collines et les femmes ont
des contours mous et arrondis,
soit le flanc d'ébranlements souterrains ?
Pour qui des ruines s'engendrent-elles là ? »
Comme une crise cardiaque, la secousse
fut brève mais fit battre nos cœurs
et nous jeta dans un silence inquiétant,
égarés alors que s'éloigne l'écho
de quelque foudre distante. En fait,
que nous est-il parvenu de destins
étrangers ou d'événements lointains ?
D'ultimes cercles de colère et de douleur,
surgis dans les entrailles de la planète
ou dans l'aile d'un oiseau peut-être.

SONNET POUR UNE VIEILLE

Ayant perdu ses proches et survécu à
ses contemporains, ses fils et même petits-enfants –
elle se rappelle chaque séparation destructrice,
pour ce qui est de la douleur elle peut tout raconter.

Maintenant elle est assise sous le poirier en fleur
et, les enfants des voisins bourdonnant autour d'elle,
la vieille, les paupières mi-closes, écoute, écoute
le gazouillement exalté du loriot.

Qui sait ce qu'elle entend ? Qu'il est arrivé un miracle,
qu'il n'y a plus de vieillesse, de chagrin, de ruine –
et puis le soleil, à briller aussi follement,

dans une heure va dorer ses cheveux argentés,
tandis que la petite béquille dans sa dextre sèche
après-demain au plus tard se couvrira de feuilles.

RETOUR À LA MAISON

Après une longue absence, lorsque
d'un entrebâillement, avec négligence,
tu plonges l'épée de la lumière
dans le cœur endormi de ta chambre –

il se forme un instant de crainte, de séparation
d'avec l'absence – chaude et blessée,
tu emplis lentement chaque miroir
et l'air effiloché grèlement geint.

Seul, tu t'attends – à ce que de son clavier édenté
se mette à murmurer le vieux piano,
et qu'en grec le vase soupire
d'un épanouissement blanc de porcelaine.

À entendre le crayon laisser une trace fraîche
sur des plaines de lourde poussière
et dans les minutes lactées siffler
la locomotive de la théière heureuse.

Un instant plein autour de toi se forme,
tu te sens trop grand et inutile
et dans une danse embrouillée tu t'excuses
auprès de tout objet touché de toi.

Parmi tant de choses dans les gouffres après
quelle amère pensée t'a ébouriffé ? –
voici que l'absence déjà s'en va,
or tu n'es pas encore tout à fait rentré.

(avec la collaboration de Claude Mouchard)